



HAL
open science

Les Cantemir en Russie selon les mémoires d'une prisonnière suédoise

Stefan Lemny, Anna Svenbro

► **To cite this version:**

Stefan Lemny, Anna Svenbro. Les Cantemir en Russie selon les mémoires d'une prisonnière suédoise. Le Livre, la Roumanie, l'Europe, Bibliothèque métropolitaine de Bucarest, Sep 2010, Bucarest, Roumanie. pp.118-134. hal-02441846

HAL Id: hal-02441846

<https://hal.science/hal-02441846>

Submitted on 21 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Cantemir en Russie selon les mémoires de la prisonnière suédoise : Lovisa von Burghausen

STEFAN LEMNY
ANNA SVENBRO

Les témoignages sur Démétrius Cantemir laissés par ceux qui l'ont croisé pendant sa vie représentent une source importante pour reconstituer sa personnalité autrement que par l'intermédiaire de son œuvre. On comprend pourquoi les historiens, attentifs à chaque nouvelle contribution susceptible d'éclairer la connaissance du prince moldave, de ses préoccupations et du contexte dans lequel il a évolué, leur ont accordé tant d'intérêt.

L'émissaire polonais Rafael Lesczynski, en route vers la Porte en 1700, a apporté dans son journal une des premières confirmations du rayonnement intellectuel de Démétrius Cantemir, une année tout juste après la publication de son roman *Divanul, sau gâlceava Inteleptului cu Lumea*, mais bien avant que le prince ait développé ses autres projets culturels : le visiteur polonais de la Cour de Iasi est agréablement surpris par la profondeur des discussions qu'il a engagées avec Cantemir sur des thèmes divers – les devoirs de l'amitié, la musique –, et plus particulièrement par sa maîtrise du latin « comme s'il avait été formé en Pologne ».

Le prince laissera la même impression sur d'autres contemporains qui ont noté leurs observations, soit sous forme de mémoires, soit dans leur correspondance, soit dans d'autres divers ouvrages. Ses compatriotes de Moldavie et de Valachie, tout comme les étrangers, savants ou diplomates, ont unanimement remarqué son savoir, la profondeur de sa pensée, la hauteur de son esprit, le raffinement de ses manières et sa sensibilité artistique. Il est bien connu le portrait fait par le chroniqueur moldave Ion Neculce, qui le décrivait comme un véritable « savant », un portrait qui a eu une résonance particulière dans la culture roumaine.

Les spécialistes de Cantemir y ont ajouté d'autres témoignages similaires,



dus aux diverses personnes plus ou moins connues, qui ont rencontré le prince moldave, notamment pendant la période de son exil russe.

En effet, ayant trouvé refuge dans l'empire du Nord à l'heure des grandes réformes entamées par Pierre le Grand, le prince moldave a eu l'occasion de nouer de nombreux contacts avec différentes personnes importantes qui occupaient la scène politique et culturelle de la société russe et qui ont laissé parfois des traces de leur rencontre. C'est le cas de Friedrich Christian Weber, le représentant de Hanovre à Saint-Petersbourg. Impressionné par la personnalité de l'ancien hospodar moldave, il avait noté dans le journal minutieux qu'il tenait : « C'est un savant – écrit-il à propos de son interlocuteur - qui entretient d'agréables conversations. »¹

Friedrich Wilhelm von Bergholz, conseiller de Karl Friedrich de Holstein, le gendre de Pierre le Grand, un autre visiteur du prince moldave, laisse une description aussi flatteuse dans ses mémoires sur la société russe à la même époque : Démétrius Cantemir, écrit-il, « parle bien le latin et est un homme très érudit ». ² L'auteur de ces mémoires remarque également la beauté d'Anastasia, la deuxième épouse de Cantemir, et l'intelligence de sa fille Maria, née de ses premières noces, qui « passe pour une femme très érudite, qui parle parfaitement le grec et l'italien ». ³

Enfin, Jacques de Campredon, l'envoyé français en Russie, constate à son tour dans les rapports qu'il envoie à son gouvernement que le prince lui semble quelqu'un de « très habile, ayant beaucoup d'esprit et de raffinement » ⁴. Cette image fait son chemin et est reprise par le cardinal Dubois, le principal ministre d'Etat sous la régence de Philippe d'Orléans, qui sans connaître personnellement Cantemir, écrit le 17 juillet 1722 à son ambassadeur que le prince moldave « est très savant et éclairé ». ⁵

Ces témoignages, auxquels on pourrait en ajouter d'autres (le journal d'Illinsky, la biographie posthume de son fils, Antiochus, etc.), reflètent très clairement l'opinion sur le prince dans la haute société, parmi les gens de lettres éclairés ou parmi les diplomates, qui gravitent de plus en plus à la Cour de Russie, attirés par l'esprit d'ouverture du tsar réformateur.

¹ F.C. WEBER, *Mémoires anecdotes d'un ministre étranger résidant à Petersbou*, La Haye, 1737, p. 8.

² F.W. BERGHOLZ, « Tagebuch, welches er in Russland von 1721 bis 1725 als holsteinischer Kammerjunker geführt hat », *Magazin für die neue Historie und Geographie*, Band 19, 1785, p. 71.

³ F.W. BERGHOLZ, *loc. cit.*, p. 71 et P. P. PANAITESCU, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*, București, Ed. Academiei, 1958, p. 138.

⁴ L.N. MAJKOV, « Knjazja Maria Kantemirova », *Russkaja starina*, 1897, p. 50.

⁵ P. PALTÂNEA, « Știri despre familia domnitorului Antioh Cantemir », *Anuarul Institutului de istorie*, Iași, 26, 1989, 1, p. 709.



Mais aucun témoignage similaire ne nous est parvenu de la part des gens plus modestes, voir même de la part de ses sujets ordinaires : l'écrit n'était pas, on le sait, l'apanage de ces infortunés pour espérer trouver une trace des impressions qu'ils ont pu ressentir dans la présence du prince et de sa famille.

Les mémoires de Lovisa von Burghausen, jamais explorés précédemment par les spécialistes de Cantemir présentent de ce point de vue un intérêt particulier. Ils nous permettent pour la première fois de voir le prince et sa famille avec les yeux d'un personnage ordinaire. Nous présentons ainsi ce témoignage en répondant à ces questions :

1) Quelles sont les circonstances historiques dans la Russie de Pierre le Grand qui ont conduit à cette curieuse rencontre entre le prince moldave et sa famille et la jeune prisonnière suédoise ?

2) Qui est l'auteur de ces mémoires et quel est leur intérêt ?

3) Enfin, quelle est l'originalité de cette contribution par rapport à nos connaissances antérieures sur l'épisode russe de la vie du prince Cantemir ?

1) Dans la Russie de Pierre le Grand

La Russie que découvre Cantemir au moment de son exil est un pays marqué par la Grande guerre du Nord contre la Suède et par les guerres orientales contre l'Empire ottoman, un pays ouvert à de multiples rencontres culturelles et humaines. La défaite des Russes sur leur front du Sud, à Stănilești, en juin 1711, oblige le tsar d'ouvrir les portes de l'hospitalité à 4 000 réfugiés moldaves sous l'autorité de l'ancien hospodar, la plupart des paysans mais aussi quelques grands boyards qui ont choisi eux aussi l'exil. On sait comment le prince a vécu, de la hauteur de son rang, cette aventure. Le tsar lui a donné plusieurs terres et demeures, où il se comporte en maître absolu mais éclairé, au milieu de ses administrateurs et secrétaires et de ses innombrables sujets : paysans libres ou asservis, serviteurs ou esclaves. Attendant le moment propice de reprendre le trône moldave, il se plonge dans son cabinet de travail, avide d'accomplir ses nombreux projets d'écriture, tout en veillant à assurer en même temps les meilleures conditions d'instruction et de réussite à ses enfants. Des sources éparses nous ont permis de reconstituer certains segments du tableau de sa vie et de la vie de sa famille : l'aspect de ses demeures, le cadre de l'enseignement assuré sur place par des maîtres privés, la gestion de ses domaines, les portraits des membres de sa famille dont celui de son épouse Casandra, décédée en 1713⁶.

⁶ Cf. Ștefan LEMNY, *Les Cantemir : l'aventure européenne d'une famille princière au XVIII^e siècle*, Paris, Complexe, 2009. Chapitre 6 : *Dans la Russie de Pierre le Grand*.



Catapultés dans l'empire des longs hivers et des interminables steppes, les Cantemir ont eu sans doute toujours la nostalgie de leur Moldavie, mais leur exil a été un exil doré, à la hauteur de leur rang princier.

Rien à voir en tout cas avec la vie d'autres étrangers de modeste et pauvre condition, notamment ceux arrivés en Russie en tant que prisonniers ou esclaves de guerre comme fut le cas des nombreux Suédois, obligés de s'incliner devant leurs nouveaux maîtres, après les successives défaites de Charles XII et l'avancement des troupes de Pierre le Grand sur le front baltique. Les rencontres humaines entre vainqueurs et vaincus ont connu quelques dénouements heureux. L'exemple le plus célèbre est celui de Marthe Skavronskaïa, née en Livonie, de parents pauvres, mariée à un simple soldat suédois, avant d'épouser Pierre le Grand et de devenir l'impératrice de toutes les Russies ! Mais la plupart de cette population dominée a connu les vicissitudes des prisonniers de guerre et pire encore, de l'esclavage pur et dur !

2) Lovisa von Burghausen : une vie et son récit

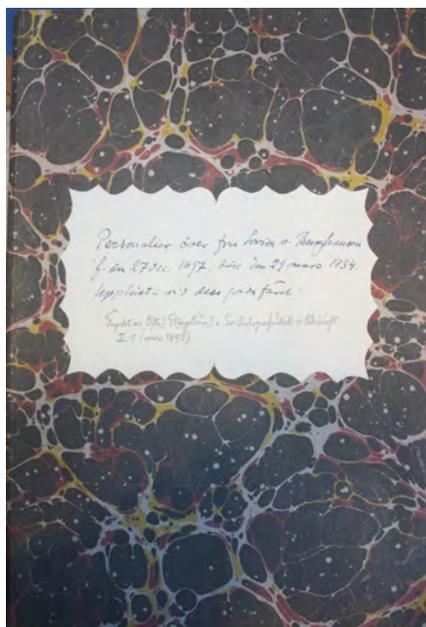
Lovisa appartient à cette catégorie des malheureux acteurs de l'histoire. Née en 1697 à Narva dans une famille de la petite noblesse suédoise, enlevée à l'âge de six ans et demi comme prise de guerre par un soldat russe à la suite de la chute de Narva en août 1704, elle se retrouve esclave au service du prince Anikita Repnine. Après avoir été convertie de force à la religion orthodoxe, elle a été prise en affection, de manière « quasi maternelle » par la mère du prince Repnine, qui l'intègre parmi les femmes de sa suite, et auprès de laquelle elle apprend diverses « tâches féminines » traditionnelles de l'époque (couture, broderie, filage, etc.). En revanche, elle est traitée différemment par l'épouse du prince qui lui fait subir un certain nombre de mauvais traitements. Lovisa suit son maître en Ukraine en 1709, quand a lieu la bataille de Poltava qui se soldera par la victoire des Russes sur les Suédois. Elle se trouve de nouveau dans la même suite, à l'occasion du retour triomphal de Pierre le Grand à Moscou, quand les prisonniers de guerre suédois sont montrés à la population comme trophées. Il n'est cependant fait nulle part mention que Lovisa ait vu ce spectacle humiliant pour ses compatriotes. En 1710, elle est mariée contre son gré à un Suédois, dénommé Johan, le valet de chambre du prince Repnine, qui meurt de blessures de guerre trois ans plus tard lorsqu'il suivait son maître sur le champ de bataille. De cette union, Lovisa a eu une fille qui ne vivra pas plus de dix semaines.

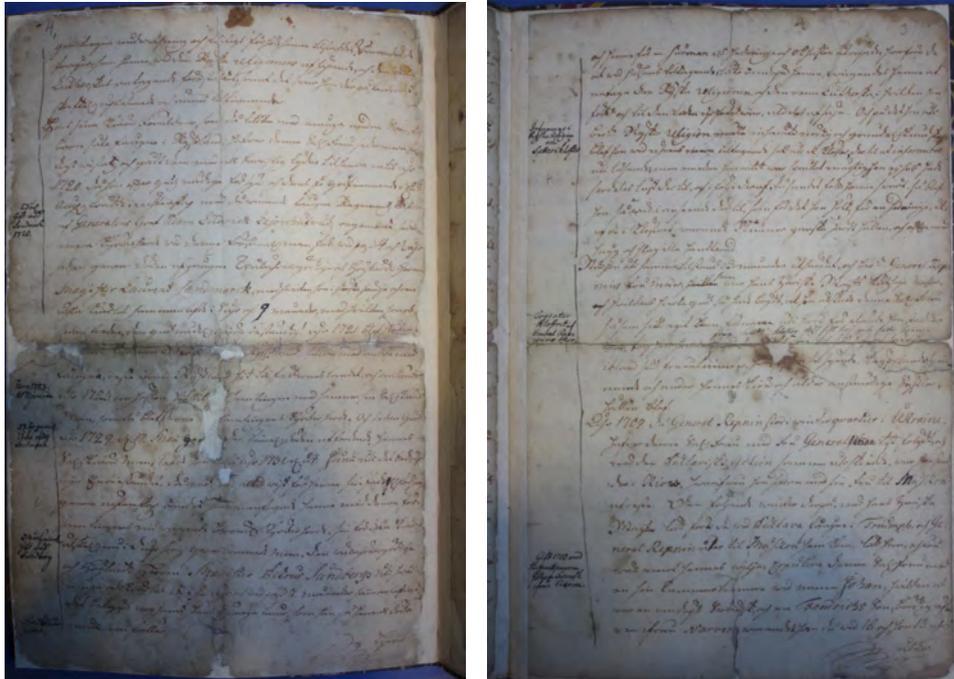
En 1713 son destin croise l'histoire des Cantemir dans des circonstances



sur lesquelles nous reviendrons. Mais malheureusement nous perdons le fil de sa vie à cause des lacunes dans le texte que nous présenterons ensuite, et nous le reprendrons en 1717. L'on apprend qu'à cette date elle s'est évadée à Tobolsk, en Sibérie, de chez son nouveau maître, Vassili Turskoï. Cette tentative d'évasion de Tobolsk réussit, grâce probablement à l'aide de quelques compatriotes, captifs de guerre suédois, qui y vivaient en communauté. Elle passe successivement par Tioumen, par une bourgade nommée Depantchine pour arriver à Solikamsk, où elle retrouve, le jour de Noël 1718, ses parents, eux aussi prisonniers de guerre. Après être revenue au luthéranisme, la religion de sa famille, elle épouse un aumônier militaire à Solikamsk. La signature de la paix entre la Suède et la Russie en 1721, permet aux époux de revenir comme bon nombre de Suédois dans leur pays, plus exactement dans la paroisse de Njurunda que son mari avait prise en charge. En 1729 celui-ci meurt et Lovisa épouse en troisièmes noces son successeur à la tête de la paroisse de Njurunda en 1731. De santé fragile du fait de ses quatorze années et demi de captivité et de mauvais traitements, elle décède en 1734 à l'âge de trente-cinq ans.

L'original du récit de cette vie se trouve au Riksarkivet de Stockholm dans la section des « Biografica » (volume B, 56) depuis qu'il y a été transmis en 1771 par la paroisse de Njurunda et l'évêché de Medelpad. Le manuscrit est en très mauvais état et présente quelques lacunes, notamment sur les circonstances dans lesquelles Lovisa est partie de chez les Cantemir.





Le texte a néanmoins fait l'objet d'une reproduction intégrale et d'une édition critique qui respecte l'orthographe et la grammaire de l'époque (extrêmement fluctuantes, la Suède ne se dotant d'une Académie normalisant la langue suédoise que sous Gustave III en 1786) à la fin du XIX^e par l'Autografsällskapet de Stockholm⁷ (édition critique sur laquelle se fonde notre traduction).

À la lecture du récit de Lovisa von Burghausen, nombre d'aspects frappent. En premier lieu, il s'agit d'un récit écrit à la troisième personne. Lovisa von Burghausen n'en est donc pas l'auteur direct, et ses péripéties à travers l'Empire russe du début du XVIII^e sont relatées par une tierce personne.

Deux questions se posent alors. Qui a écrit ce récit et pourquoi ? Le contenu du récit lui-même nous donne plusieurs éléments de réponse. En effet, celui-ci fait quasi systématiquement mention de Lovisa von Burghausen comme « den sal.[iga] Frun », expression que l'on emploie communément pour désigner une personne défunte (un équivalent en français pourrait être « mon pauvre et cher mari »/« feu ma chère épouse », etc.). La mention des « larmes abondantes [que] verse à présent sur sa dépouille » son dernier mari après deux ans et sept mois de vie commune nous laisse penser que

⁷ Svenska Autografsällskapets tidskrift, Band 2, n° 5, mars, 1893, p. 106-113.



nous sommes en présence d'une oraison qui a été lue lors des obsèques de Lovisa. Texte qui n'a sans doute pas été préparé à la hâte, au vu de la façon détaillée dont y est exposée la captivité de Lovisa. À la fin du texte, on retrouve Lovisa, de santé fragile, qui, sentant sa mort approcher, qu'elle attendait « avec une préparation et une patience toutes chrétiennes », a pris les dispositions nécessaires pour organiser ses obsèques. Le récit auquel nous avons affaire est donc une nécrologie probablement préparée de longue date.

Mais qui est donc ce biographe-nécrologue, transcripteur des aventures de Lovisa ? Plusieurs hypothèses ont été avancées. Alf Åberg, dans son ouvrage consacré aux femmes de l'époque de Charles XII, avance l'hypothèse selon laquelle ce serait le second mari de Lovisa, Lars Sandmark, qui aurait recueilli le récit de son épouse⁸. Lars Sandmark était pasteur, lettré par conséquent, aumônier auprès du régiment du Comte Lejonhufvud, retenu à Solikamsk, puis, de retour en Suède en 1721, responsable de la paroisse de Njurunda (dans le Nord-Est de la Suède, sur la côte baltique, près de Sundsvall). Selon une autre hypothèse, le transcripteur du récit de Lovisa pourrait être le troisième époux de Lovisa, Peter Sundberg, successeur de Sandmark à Njurunda. Enfin, il existe une troisième hypothèse en faveur d'une transcription faite d'abord par Sandmark puis par Sundberg. Ce dernier aurait remis en forme le récit déjà transcrit par Sandmark et l'aurait actualisé. Quoiqu'il en soit, nous avons affaire à un récit à plusieurs voix.

3) Chez les Cantemir

Si le récit de Lovisa nous intéresse particulièrement c'est parce qu'il ouvre une nouvelle porte de la maison des Cantemir, une porte que les historiens n'ont pas eu l'occasion de franchir auparavant : ce n'est pas la porte principale, réservée aux visiteurs de marque, mais celle « de service », empruntée par les serviteurs.

Dans quelles conditions la petite suédoise arrive-t-elle dans cette maison ?

On apprend que la jeune Suédoise avait attiré l'attention de Ruxandra Cantemir, l'épouse du prince « Demetrius Constantinovitz » (ainsi que Demetrius Cantemir est nommé par Lovisa) lors d'une visite du couple moldave à Moscou, chez les Repnine, où elle se trouvait à cette date. Émue par la « pierre précieuse de grand prix » que la princesse Cantemir lui avait offerte, et désireuse de répondre par un geste aussi touchant, la princesse Repnine se montre prête à laisser son hôte à choisir son cadeau. C'est à ce

⁸ Alf ÅBERG, *Karolinska kvinnoöden*, Stockholm, Natur & Kultur, 1999.



moment qu'elle désigne Lovisa, qu'elle avait vraisemblablement remarquée. Cet épisode est significatif de la condition malheureuse d'esclave de la jeune Suédoise, qui était transmise comme un objet d'un maître à l'autre.

Sa vie chez les Cantemir ne change en rien cette condition. Certes, au début elle semble attirer plus de sympathie que les autres serviteurs de la maison princière, mais ce fait a fini par aggraver sa condition. Elle se heurte ainsi aux jalousies d'une des domestiques des Cantemir, à savoir la femme du boulanger de sa cour, qui voulait « promouvoir » sa propre fille à la place un peu plus privilégiée qu'avait alors Lovisa. Cette rivalité est extrêmement dure et va jusqu'à une tentative d'empoisonnement, à laquelle Lovisa ne survit que grâce à « la grâce divine et à la compétence et l'application des médecins ».

D'autres malheurs l'attendent. En 1714, Cantemir se rend à Saint-Pétersbourg, confiant la gestion de sa résidence moscovite au capitaine Ivanov et à sa femme. Ces dernières traitent mal Lovisa, qui craint en même temps de ne pas être soumise de nouveau à un mariage forcé avec un capitaine arménien. Elle cherche alors de s'enfuir, aidée par un Suédois en contact avec la cour des Cantemir et par un marchand anglais résidant dans la *slobode*⁹ allemande à Moscou. En effet, elle réussit à se cacher pendant sept semaines chez le marchand anglais avec l'intention de s'exfiltrer vers la Suède via Arkhangelsk, mais son projet échoue sur une dénonciation.

On connaît la dureté des châtiments réservés aux esclaves en fuite lorsqu'ils sont repris. Ceux infligés à Lovisa n'échappent pas à la règle. Pendant six mois, elle est enchaînée aux mains et aux pieds. Ses souliers sont cloutés pour qu'elle ne puisse pas bouger sans faire de bruit (les clous lui occasionneront d'ailleurs d'importantes blessures aux pieds et des oedèmes aux jambes). Elle est enfin reléguée à faire entre autres la lessive dans une cuisine glaciale, au point qu'elle a des engelures aux bras et aux mains. Il faut l'intervention des filles de Cantemir, qui soudoient les gardes et l'emmènent dans leurs appartements la nuit pour qu'elle trouve un peu de repos et un moyen d'adoucir le châtiment qu'elle subit.

C'est ici que le récit de Lovisa chez les Cantemir s'interrompt avant de reprendre pour parler de sa nouvelle tentative d'évasion en 1717, cette fois-ci réussie, de chez son nouveau maître chez lequel elle est arrivée depuis. Le temps qu'elle a passé dans la maison du prince moldave a été donc court (entre 1713 et avant 1717) en rapport avec les neuf années passées au service des Repnine, au total pas plus de trois ans.

Les détails cités n'ont rien d'exceptionnel à part l'évocation d'une terrible mésaventure humaine digne d'un roman. Mais ils projettent une nouvelle

⁹ Quartier « libre », étymologiquement, zone franche réservée aux étrangers.



lumière sur les réalités quotidiennes de la demeure du prince moldave telles que celles-ci étaient ressenties par une personne d'humble condition. Malgré sa modeste origine noble, Lovisa von Burghausen devient ainsi le porte-parole des plus humbles serviteurs de la cour de Démétrius Cantemir, dont elle a partagé les vicissitudes. Le prince moldave est par ailleurs le grand absent du récit de Lovissa, une absence qui ne fait que confirmer le fait que celui-ci, comme tout grand seigneur, gardât une distance souveraine vis-à-vis de ses sujets, en laissant à ses divers intendants le souci de la gestion des travaux courants. Une distance d'autant plus compréhensible dans le cas d'un prince savant, dont nous savons, à travers le témoignage de son fils, Antiochus, qu'il passait tout son temps dans son cabinet de travail¹⁰. Lovissa n'évoque son maître qu'accidentellement et indirectement : il est dénommé tour à tour « le prince moldave », « Demetrius Constantinovitz », « le prince turc ».

Quelques lignes de son récit contiennent un bref rappel des circonstances dans lesquelles ce dernier est arrivé en Russie, un rappel portant l'empreinte de l'attitude des Suédois vis-à-vis de Pierre le Grand et de ses alliés, adversaires de leur roi Charles XII, alors allié du Sultan.

C'est la raison pour laquelle l'auteur du récit considère l'action de Cantemir contre la Porte comme une « trahison », un terme utilisé également par Voltaire, même s'il n'est pas le plus approprié pour désigner l'initiative du prince qui mettait tout en jeu afin de libérer son pays de la domination ottomane.

Néanmoins les détails retenus par l'ancienne esclave permettent une approche originale de la vie du prince Cantemir à l'époque de son exil moscovite. La perspective est bien évidemment à l'opposé de celle suggérée par l'aristocratie ou par les gens de lettres. L'esclave suédoise n'a aucun mot à l'égard des qualités intellectuelles, littéraires et artistiques de Cantemir, et ne s'attarde pas non plus sur son existence quotidienne. Cantemir est tout simplement son maître qui n'existe à ses yeux que par ses intermédiaires dans l'exercice de l'autorité ou par le biais des membres de sa famille – son épouse, ses deux filles – plus sensibles, comme on l'a vu, à son sort. Ce regard porté sur le prince savant est sans doute isolé, comme l'est également ce genre de témoignage dû aux obscurs acteurs de l'histoire auxquels appartient Lovisa. Mais grâce au récit qu'elle nous a laissé, l'héroïne a réussi à échapper à l'anonymat auquel sont destinés les personnages de sa condition, tout comme elle a réussi à éclairer, à travers sa vie mouvementée, quelques aspects de l'histoire de Cantemir.

¹⁰ Virgil CÂNDEA, « La Vie du prince Dimitrie Cantemir écrite par son fils Antioch. Texte intégral d'après le manuscrit original de la Houghton Library », *Revue des études sud-est européennes*, Bucarest, 23, 1985, n° 3, p. 203-221.



Bien plus, son récit s'est considérablement détaché par son contenu romanesque des autres témoignages historiques et littéraires de l'époque de Charles XII. Lovisa von Burghausen est devenue ainsi une figure emblématique des prisonniers suédois de la grande guerre du Nord. L'histoire de sa vie a constitué en conséquence l'objet de plusieurs analyses¹¹, et même le sujet du roman *Svedotjka* (« La petite Suédoise »), publié en 1999 par l'écrivaine suédoise Colibrine Sandström¹². Une fois encore, ce roman met davantage l'accent sur les rivalités au sein de la domesticité des Cantemir et sur l'entourage familial direct du prince.

Hasard de l'histoire, le nom de Cantemir retient aujourd'hui l'attention de certains lecteurs suédois grâce au témoignage écrit de son ancienne esclave, dont s'est nourrie l'auteure contemporaine.

Annexe¹³

Lovisa von Burghausen

Dans la généalogie de la Maison de la Chevalerie (Riddarhuset NdLT. lieu de réunion de la noblesse suédoise), au sein de la lignée noble n° 560 von Burghausen, on trouve, parmi les enfants du colonel Gustaf von Burghausen et de son épouse Dorothea Margaretha von Brundert, une fille, de qui l'on ne connaît rien d'autre que le prénom : Lovisa. Parmi les « Biographica » (lettre B, liasse 56) conservées aux Archives royales de Suède (Riksarkivet), il y a cependant un ancien document, en très mauvais état, et, pour une petite partie, abîmé et incomplet, contenant des éléments personnels lus lors de son enterrement. Le document est extrêmement intéressant : nous y obtenons des informations sur la manière dont laquelle Lovisa von Burghausen a été confrontée au cours de sa vie aux plus grands dangers et aventures, aux plus cruels mauvais traitements lors de sa captivité et de son évasion en terre étrangère ; nous apprenons qu'elle fut mariée trois fois. Il n'est donc pas sans intérêt qu'on restitue ici mot pour mot, dans sa plus grande partie, au moins dans ce qu'il a de plus important, le contenu de ce document.

¹¹ Alf ÅBERG, *Fångars elände : Karolinerna I Ryssland, 1700–1723*, S. 1., Natur och kultur, 1991 ; Idem, *Karolinska kvinnöden*, Stockholm, Natur & Kultur, 1999.

¹² Colibrine SANDSTRÖM, *Svedotjka: en berättelse från stora nordiska kriget*, Kristianstad, Monitor Förlag, 1999.

¹³ Texte traduit du suédois par Anna Svenbro.



* * *

« Elle naquit le 27 décembre 1697 à Narva et reçut peu après le baptême chrétien. A la suite de la prise de Narva en août 1704, alors qu'elle était âgée de 6 ans et demi, elle fut enlevée à ses parents par un soldat russe et conduite au campement à la périphérie de la ville. Sur le chemin, elle rencontra, une fois parmi tant d'autres, un soldat, qui lia conversation avec son ravisseur ; ce qu'il lui dit vraiment, elle ne le comprit pas, ne connaissant pas à l'époque la langue russe. Elle pouvait cependant s'imaginer qu'il demandait de l'avoir pour lui, et alors que l'autre soldat ne voulait pas accéder à sa requête, mais souhaitait en faire cadeau à son capitaine, il devint furieux et la blessa avec sa rapière sous le sein gauche. Bien qu'elle fût de ce fait gravement blessée, elle fut malgré tout conduite au campement et fut jetée dans une tente au milieu d'un groupe de maraudeurs, où elle gît et cria pour appeler sa mère si longtemps que sa gorge gonfla, et la faiblesse occasionnée par la blessure qu'elle avait reçue devint si grave qu'elle ne put bientôt ni sentir quoique ce soit ni parler. Elle n'eut pas connaissance de la manière dont elle sortit du campement et se rendit dans la capitale, Moscou, du fait de son état. Mais lorsqu'elle retrouva un peu la santé, elle se rendit compte qu'elle était allongée auprès d'un poêle dans la maison du général russe Repnine. Il y avait quelqu'un qui la montrait du doigt, et qui criait qu'elle était une barbare, une hérétique, une païenne. Ce fut pourquoi, après que son état de santé se fût amélioré, ils la baptisèrent de nouveau, la forcèrent à embrasser la religion [orthodoxe] russe, et à abjurer la vraie foi luthérienne dans laquelle elle était née et avait grandi. Et parce qu'elle devait acquérir les connaissances fondamentales nécessaires dans la religion [orthodoxe] russe, elle fut au cours de l'année mise au couvent, pour apprendre à lire ; mais comme elle n'avait aucune maîtrise de la langue, et qu'elle n'en avait pas particulièrement envie, elle eut par conséquent des difficultés à apprendre à lire, et elle fut, à cause de cette attitude et parce qu'on la considérait comme païenne, très durement traitée par les nonnes du couvent, qui la malmenaient en la battant et la rossant.

Après qu'elle eut enduré cette situation pendant trois mois, la mère du Général Repnine, qui était la tante maternelle du tsar (*NdlT : on signale ici une incohérence généalogique : Evdokia Nikiforovna, mère d'Anikita Repnine, est née Plechtcheiev et non Narychkine comme la mère de Pierre le Grand.*), et dont le cœur grâce à Dieu était si bien disposé qu'elle aimait feu Madame comme son propre enfant, comprit la misère dans laquelle celle-ci se trouvait, l'enleva du susdit couvent et la mit dans sa propre cour parmi les femmes de sa suite. Là, elle apprit à coudre à broder, à filer et d'autres occupations seyant aux personnes de son sexe et de son âge.



En 1709, alors que le Général Repnine avait pris ses quartiers d'hiver en Ukraine, feu Madame avait suivi la Générale, et quand advint la même année la bataille de Poltava, elle se trouvait à Kiev, d'où elle partit avec l'épouse du Général pour Moscou. L'hiver suivant, lorsque sa Majesté le Tsar conduisit le cortège des prisonniers de Poltava en triomphe, et que le Général Repnine revint à Moscou, celui-ci maria feu Madame, contre sa volonté, avec son valet de chambre prénommé Johan, qui était lui aussi un Suédois rebaptisé, fils d'un enseigne, natif lui aussi de Narva, alors qu'il était âgé de seize ans et qu'elle en avait treize ; elle vécut avec lui environ trois ans, et eut une fille qui vécut seulement dix semaines. Mais son mari, alors qu'il se trouvait sur le champ de bataille avec son maître, en 1713, fut blessé par balle à la cuisse, et mourut de sa blessure six semaines plus tard.

Pendant la période où elle séjourna souvent à la cour du général russe Repnine souvent cité, période d'une durée d'environ dix ans, elle supporta de nombreux maux, des souffrances incroyables qu'il serait absolument trop long de citer ici. La plus remarquable preuve de sa résistance fut lorsque l'épouse du Général, que son mari soupçonnait de quelques extravagances, rapportées par feu Madame au général, la traitait souvent de manière inhumaine, et la laissa en l'occurrence suspendue par les pieds à un arbre dans un jardin ; elle serait probablement morte, si Dieu ne lui avait pas réservé d'autres peines à affronter, et si la mère du Général qui, ainsi qu'on l'a signalé, l'aimait de tout son cœur et lui donnait tout l'amour d'une mère, ne l'avait libérée de cette situation très difficile et qui la mettait en danger de mort. Tout ceci pour ne rien dire d'autres considérables épreuves.

L'hiver suivant ou en 1714 arriva à Moscou un prince moldave du nom de Demetrius Constantinovitz [Cantemir] avec sa cour. La princesse Cantemir offrit un présent à l'épouse du Général Repnine. C'était une pierre précieuse, et elle demanda, lorsqu'elle le reçut, ce qu'elle devait lui offrir en retour. A ce moment-là, la princesse réclama feu Madame, qui lui fut donnée. Au service du prince moldave, elle fut conduite en Turquie, à Constantinople, et de là, en Moldavie. Et il est à remarquer que ce prince était le même qui avait soutenu l'armée russe avec des vivres au temps où les Russes subissaient l'assaut des Turcs, pendant le séjour de Son Altesse Charles XII en Turquie. Ces mêmes vivres, il les avait fait dérober du peuple de son protecteur le Sultan turc ; pour cette trahison, il dut prendre la fuite de Moldavie vers la Russie, partant au temps de la Pentecôte, connaissant la misère par des régions désertes et des chemins difficiles vers l'Ukraine, pérégrinations que dut suivre feu Madame, en endurant bien des maux, ainsi que tout lecteur raisonnable peut bien l'imaginer.

Au cours de cette période, et pendant que feu Madame était à la cour du



prince turc, elle fut aimée par les filles du prince, les princesses, mais aussi en même temps en apparence par une femme russe. Cette dernière voulut pourtant faire entrer sa fille à la cour, et l'empoisonna dans l'intention de l'écartier de son chemin, ce qui par conséquent la rendit très malade ; elle était aux portes de la mort, mais fut pourtant, après quelque temps, du fait de la volonté gracieuse de Dieu et de la grande diligence et des efforts des médecins, remise sur pied.

Peu de temps après, un capitaine arménien, se rendit chez le Prince pour demander la main de feu Madame, demande à laquelle le prince donnait son accord, mais elle ne trouvait aucun attrait à cet homme, et parce qu'elle craignait d'être obligée de le prendre pour époux, elle trouva conseil auprès une autre personne, qui était aussi originaire de Suède, pour fuir de là chez un marchand anglais demeurant dans la slobode allemande, qui non seulement l'hébergea, mais était encore disposé à l'envoyer à Arkhangelsk, afin qu'elle fut instruite sur la langue allemande et la foi évangélique, en la rassurant sur le fait qu'il voulait la rendre à ses parents. Chez ce marchand, elle resta cachée durant sept semaines. Pendant cette période, il vint chez le marchand anglais un tailleur allemand, qui, lorsqu'il fut au courant de la présence de la pauvre femme, expliqua qu'il la connaissait, et savait d'où elle avait fui. Le marchand anglais avait beau lui prier instamment de ne pas dévoiler sa présence, et le tailleur de promettre pour rassurer le marchand qu'il garderait le silence, il la trahit, de sorte que c'est sous la garde de soldats qu'elle fut reconduite loin du marchand anglais chez le prince moldave, lequel l'enchaîna aux mains et aux pieds, et fit clouter ses pieds, de sorte que ses jambes se mirent à gonfler, et les chairs furent déchirées avant que les clous ne soient enlevés. En même temps, chaque mois, elle était fouettée, et elle devait se trouver continuellement dans une cuisine en pierre glaciale et souffrir, à laver le linge, jusqu'à ce que de la glace épaisse se fut formée sur ses bras et ses mains. Durant cette période de misère qui dura six mois, elle serait manifestement morte si Dieu, qui l'avait soutenue dans toutes ces tortures, n'avait éveillé la compassion des princesses, qui avec beaucoup de bonnes paroles et histoires soudoyèrent le gardien pour que, la nuit, quelquefois, à la barbe du prince, elle fût transportée dans leurs appartements pour se reposer un peu.

Aussi incroyable que le fait qu'une faible femme ait pu affronter et surmonter autant de circonstances adverses puisse paraître, il lui en restait un bon nombre à vivre encore. Hélas, lorsque le prince, lors du séjour de feu Madame dans sa maison, partit pour mater une révolte sur ses terres, il laissa en son absence la tenue de sa maison à Moscou aux bons soins de la femme d'un capitaine nommée Anna Ivanovna. Le Prince s'était



aperçu qu'il avait oublié en chemin une image précieuse, et avait envoyé le maréchal des logis la trouver, mais après une période de quelques semaines, l'image fut retrouvée dans le coffre de la femme du Capitaine, la nouvelle parvint aux oreilles du Maréchal des logis, et la femme du capitaine devint si furieuse contre elle qu'elle essaya tous les moyens possibles d'apporter [...] » [Ici, une feuille est manquante dans les Personalia, en conséquence un certain nombre d'événements importants dans le récit de la vie de Lovisa von Burghausen demeurent inconnus. Elle apparaît néanmoins avoir été envoyée sous escorte à Tobolsk en Sibérie, parce qu'il est noté dans la marge « s'évade en 1717 de chez Vassili Turskoi », et l'histoire continue ainsi :] « L'homme qui lui était envoyé était sans aucun doute l'envoyé de Dieu, car il vit qu'il se tenait un jeu à un endroit de la ville de Tobolsk, ce qui donna à la pauvre femme la possibilité de fuir ; elle courut le plus rapidement qu'elle put jusqu'à un ruisseau où l'on lavait des vêtements, et où il y avait un lieutenant suédois, du nom de Sprengport, qui était le sauveur de feu Madame, celui qui allait la tirer hors de sa misère, celui qui avait pu auparavant rapporter ses pleurs et mouvements extrêmes, et qui la reçut après lui avoir donné conseil. Mais comme le lieutenant comprit qu'ils allaient la battre fort si elle était reprise, il ne se risqua pas à la laisser chez lui plus de deux heures, et la conduisit pour cette raison chez le Chevalier Reutercrona, qui lui aussi était un prisonnier suédois, où elle se cacha pendant onze semaines. Quand un jour son ancien propriétaire dénommé Turskoi, qui était parti en voyage en Chine avant son évasion, revint et apprit que feu Madame était en fuite, il fit proclamer que celui qui pourrait la ramener recevrait en récompense 100 roubles ou ducats. Finalement, il devint de notoriété publique qu'elle était chez le Chevalier Reutercrona, et de ce fait, la maison de Reutercrona fut encerclée de gardes. Pourtant, le lieutenant Sprengport, qui ne reculait devant aucun danger pour la sauver, réussit à lui faire déjouer la vigilance de la garde de la manière suivante : il lui laissa prendre un tas de vêtements et le suivre, dans le but d'aller chez le tailleur avec divers travaux, et la conduisit ce faisant chez un prisonnier suédois, du nom de Ladou, auditeur général, chez qui elle se cacha pendant dix semaines, mais où elle fut dénoncée par un manouvrier mesquin, car la maison, comme la précédente, fut cernée par les gardes. Et comme il n'y avait pas d'issue à emprunter, on dut la placer dans une cave remplie d'eau, où elle se tint avec de l'eau jusqu'à la tête, qui fut recouverte d'une bassine, de manière à ce qu'on ne la voie pas, et où elle dut rester pendant une période de trois jours. Ensuite, feu Madame fut conduite chez une parente de sa mère, la veuve du Capitaine Drentel, qui habitait dans la maison du vice-gouverneur à une lieue de Tobolsk, et se cacha là pendant



six semaines. Lorsque le vice-gouverneur venait rendre visite à la veuve du capitaine Drentel et que son ancien propriétaire Turskoi était de la partie, elle était cachée dans un lit par la veuve du Capitaine Drentel, qui la faisait passer pour sa nièce gravement malade ; elle fut pour feu Madame une envoyée de Dieu. Elle fut ensuite conduite auprès de la sœur de cette veuve, la veuve du Lieutenant Meurman, où elle séjourna pendant deux semaines, et quitta cet endroit en compagnie d'un prisonnier suédois, le lieutenant Lejonsteen qui, tout comme le lieutenant Sprengport cité plus haut, se mit d'accord avec un paysan russe, pour que celui-ci la conduise à Depanchine. Le paysan accepta, confiant son propre fils aux Lieutenants Lehjonsteen et Sprengport, à la condition que s'il ne conduisait pas la pauvre femme à Depanchine, son fils perdrait la vie. De plus, feu Madame dut s'habiller en garçon, et fut, durant le voyage, prise pour Stephan, le fils du paysan. Pendant ce voyage de Tobolsk à Depanchine, elle se trouva en grand danger, si bien qu'à Tioumen, où il y avait beaucoup de gardes, et qu'il était difficile de traverser, près d'un village à l'orée de la forêt, qui était un repère de brigands, elle vit bien qu'elle, comme son accompagnateur, le paysan, auraient été assassinés pendant la nuit s'ils n'avaient été prévenus par une fille de ferme des projets des gens de la maison : ils partirent en toute hâte. Ainsi, feu Madame arriva à bon port à Depanchine, elle fut confiée par son accompagnateur fidèle, le paysan russe, à un capitaine suédois dénommé Schmidt, qui l'envoya tout de suite au Maître Andreas Bergner, alors pasteur de régiment, à présent pasteur sur le Kungshomen à Stockholm. Là, elle enleva ses habits de garçon, et fut prise en charge par la lieutenant Knorring, car sa nièce était de la famille du pasteur de régiment Maître Christophorus von Heida, qui était alors captif à Solikamsk, la même ville où se trouvaient alors les parents de feu Madame. Elle fut ainsi, de manière tout à fait étonnante, après avoir traversé d'innombrables dangers, de tortures et de misères, réunie à ses chers parents le matin de Noël 1718, ses parents de qui elle était séparée depuis quatorze ans et quatre mois, lesquels ne pouvaient pas la reconnaître, et réciproquement. Mais quelle joie, aussi bien chez ses parents, que de retrouver leur enfant après l'avoir perdue pendant si longtemps, que chez la pauvre femme, après leur perte et après avoir vécu de si nombreuses misères, d'après ce que peuvent probablement en juger tous les parents et enfants sensés !

Après que Dieu plein de grâce ait fait retrouver ses chers parents à feu Madame après qu'elle ait traversé tant de misères, il continua d'ouvrir les yeux de sa compréhension, de manière à ce qu'elle pût voir les ténèbres à travers lesquelles elle était passée dans la religion russe [orthodoxe], et Il



inclina son cœur de manière à ce qu'elle rejette librement la religion et la foi dans laquelle elle entamait sa quinzième année de pratique, et réclame d'embrasser notre vraie religion luthérienne, dans laquelle elle était née et avait été élevée pendant six années et demie, laquelle elle retrouva aussi après un enseignement véritable et une interrogation précise. Chaque question qu'elle posait en abjurant la religion russe [orthodoxe] et en rejoignant la vraie foi luthérienne trouvait une réponse qu'elle laissait par écrit et que nous pouvons retrouver aujourd'hui.

La pauvre femme continua après cela de rester chez ses chers parents, qui, à l'instar de nombreux enfants de la Suède, restaient prisonniers en Russie. Et, avec une obéissance enfantine, en l'an 1720, suivant la grâce divine et leur bon jugement, elle épousa le 25 août le pasteur du régiment du Comte Adam Ludwick Lejonhufvudz, lui aussi captif à cette époque, plus tard pasteur de la paroisse de [Njurunda], maintenant décédé depuis quatre ans et demi, l'honorable et instruit Maître Laurent Sandmarck, avec qui elle vécut pendant huit ans et neuf mois dans la plus grande harmonie et dans le véritable amour, avec qui, après que la paix, Dieu soit loué, soit conclue en 1721 entre la couronne suédoise et la Russie, à l'instar des autres prisonniers, elle partit de Russie vers sa patrie. Elle arriva ici à l'automne de 1723 avec son vénérable cher mari, qui devint à partir de ce moment pasteur de la paroisse. Et quand le 17 mai 1729, Dieu rappela auprès de Lui par la mort son cher mari, elle connut le triste veuvage jusqu'au 24 juin 1731, date à laquelle Dieu, qui avait toujours eu pour elle attention paternelle, l'unit par les liens du mariage avec l'honorable pasteur actuel de cette paroisse, dont l'amour le laisse en grand deuil, l'honorable et instruit Maître Petrus Sundberg. Ils ont vécu ensemble pendant deux ans et sept mois dans harmonie et l'amour, dont témoignent les abondantes larmes qu'il verse à présent sur sa dépouille mortelle.

[...]

Elle a la plupart du temps, depuis son arrivée dans la paroisse de [Njurunda], été affligée d'un corps malade, qui sans aucun doute venait des innombrables et dures épreuves qu'elle avait subies dans sa jeunesse, et, quand bien même elle retrouvait un peu de forces, sa santé était très fragile. En particulier, elle était depuis deux ans très fragile, de plus en plus affligée par la maladie, de sorte que, lorsque feu Madame sentit sa fin approcher, en prévision de cela, elle prit toutes les dispositions nécessaires sur la conduite de son enterrement, attendant dans le même temps avec une patience et une préparation toutes chrétiennes sa fin qui survint le 20 janvier [1734] à deux heures du matin, lorsque Dieu, par une mort heureuse



et paisible, mit fin à toutes ses souffrances, conduit son âme dans son séjour céleste et laissa son corps épuisé par les nombreuses épreuves en paix [...]».

* * *

Aussi loin que j'aie pu chercher, la moitié de ces documents personnels n'avaient jamais été imprimés auparavant. Abr. Hülphers dit en avoir lu la moitié, lorsqu'il confia les *memorabilia* de l'évêché de Medelpad en 1771.